

BELMONT, NICOLE. *Petit-Poucet rêveur. La poésie des contes merveilleux*. Paris, Éditions Corti, « Merveilleux » 53, 2017, 193 p. ISBN 978-2-7143-1186-3

Bertrand Bergeron

Volume 16, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051340ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051340ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (imprimé)

1916-7350 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, B. (2018). Compte rendu de [BELMONT, NICOLE. *Petit-Poucet rêveur. La poésie des contes merveilleux*. Paris, Éditions Corti, « Merveilleux » 53, 2017, 193 p. ISBN 978-2-7143-1186-3]. *Rabaska*, 16, 235–237.
<https://doi.org/10.7202/1051340ar>

BELMONT, NICOLE. *Petit-Poucet rêveur. La poésie des contes merveilleux*. Paris, Éditions Corti, « Merveilleux » 53, 2017, 193 p. ISBN 978-2-7143-1186-3.

Dans *Petit-Poucet rêveur*, Nicole Belmont poursuit sa réflexion déjà largement entamée dans ses publications antérieures dont *Poétique du conte*¹, *Mythe, conte et enfance : les écritures d'Orphée et de Cendrillon*², entre autres. Ce recueil compile sept articles publiés dans diverses revues spécialisées. Ils constituent autant de chapitres coiffés d'une « Introduction » et suivis d'une « Conclusion ». On aurait tort de penser que la distribution des articles donne à l'ensemble une facture aléatoire et hétéroclite. Bien au contraire, tous ont été revus, parfois même augmentés pour certains, de sorte que la pensée de l'auteure les traverse de part en part dans une belle unité organique. La chose est entendue et Nicole Belmont se permet de nombreux rappels en cours d'écriture pour le confirmer. Il est vrai que chaque chapitre peut trouver en lui-même sa propre finalité, mais un lien transcendant les rattache les uns aux autres pour mieux les tirer vers le haut.

Cette hauteur, ce point de vue panoramique, on l'aura deviné, est le conte et le lien, cette aura poétique qui l'entoure, le précède pour en susciter la narration et le suit quand la formule rituelle en scelle la fin en congédiant les auditeurs afin qu'ils retournent à leur quotidien à regret.

On ne sera pas étonné de ce que Nicole Belmont, en plus d'appuyer son propos sur le travail d'érudition de folkloristes chevronnés, convoque quelques poètes, dont Arthur Rimbaud au premier chef qui a inspiré, à travers le court poème « Ma Bohème », le titre de cette étude. Viennent ensuite Supervielle, Mallarmé, René Char qui ont réfléchi et écrit sur la transposition – dira-t-on la traduction dont on subodore la trahison – d'une parole intérieure qui se moule aux états de conscience en une mise à plat par l'écriture qui fige ce qui avait pris naissance dans l'émotion. Qui mieux que des poètes pour parler poésie !

Pour expliquer la nature profonde du conte et son irrésistible pouvoir de fascination, Nicole Belmont adopte la conception freudienne de la machinerie du rêve dont elle énumère les différentes phases : figuration, condensation, déplacement, élaboration secondaire (p. 12-13). Dès lors, il est légitime de se demander : le conte serait-il un rêve de jour et le rêve un conte de nuit ? Le conteur et l'inconscient, tels des agents de la route, ordonneraient-ils la circulation des images mentales qui s'engendrent les unes les autres afin de donner quelque cohérence à la narration verbale et onirique ?

S'il semble exister un lien consanguin entre rêve et conte, peut-on soutenir que le rêve ne concerne que le seul dormeur, alors que le conte propose aux

1. Compte rendu par Colette Boucher dans *Rabaska*, vol. 3, 2005, p. 129-132.

2. Compte rendu par Bertrand Bergeron dans *Rabaska*, vol. 11, 2013, p. 187-190.

auditeurs de partager avec lui un rêve éveillé « machiné » par le conteur ? Mais cette bouche à images qui projette un univers hallucinatoire dans l'imaginaire des auditeurs, reconnaîtrait-elle sa narration si elle pouvait « voir » dans l'esprit de ces derniers ? Autant d'auditeurs, autant de contes et pourtant le noyau dur de l'intrigue circule sans encombre à travers la succession des générations en accumulant des variantes tout en demeurant fidèle à lui-même.

Où loge donc cette poésie ? Dans l'activité « élocutoire » du conteur, dans la scénographie intérieure de l'auditeur, dans sa mémoire non pas comme un rappel de l'intrigue, mais comme impression diffuse et persistante ? Il arrive que les conteurs les plus performants soient les plus mauvais transmetteurs (ou passeurs), car ils envoûtent leur auditoire en lui procurant ce sommeil hypnotique qui est la marque d'une œuvre achevée, selon la conception du cinéaste Bertrand Tavernier : un bon film, affirmait-il en substance, c'est quand on dort et que personne ne s'en plaint. Écouter un conte serait prendre congé, temporairement, de soi-même.

Mais il ne peut y avoir de conte sans mémorisation et remémoration : « memorat » et « fabulat ». Sauf pour les formulettes où le mot à mot est d'obligation, le conteur ne retient qu'une enfilade d'images qu'il met en mots au fur et à mesure qu'elles se présentent à son esprit. Cette action suggère un parcours, un trajet, et le conteur invite au voyage en cheminant lui-même à travers son imagerie intérieure. Nicolas Bouvier n'écrivait-il pas que la « vertu d'un voyage [était] de purger la vie avant de la garnir » (*L'Usage du monde*). D'une certaine manière, le conteur est davantage un « créateur » qu'un créateur. Sans le savoir, il renoue, par-delà les âges, avec la mnémotechnique développée par Simonide de Céos que Frances A. Yates a longuement analysée dans *L'Art de la mémoire*.

Tout au long de son recueil, Nicole Belmont aiguillonne notre curiosité : que ce soit la « fabrication » d'un conte merveilleux (chapitre 3), l'origine de la couleur de la Barbe bleue de Perrault et du prénom de la sœur de l'héroïne anonyme (chapitre 4), ou l'« invention d'un genre populaire » (chapitre 5), l'auteure en traite avec une érudition jamais lourde et partage ses réflexions de manière, pourrait-on dire, dialogique : entraîné par les fines analyses de Nicole Belmont, le lecteur que je suis avait l'impression de poursuivre un dialogue qui s'est prolongé bien au-delà de la lecture, comme un écho qui résonne encore en nous après que sa source s'est tue.

Cette impression m'a paru particulièrement manifeste lorsqu'elle a abordé la question de la transcription des contes de tradition orale. Tous ceux qui ont fait du terrain connaissent bien les problèmes insolubles posés par la mise par écrit de la mise en parole. Le texte imprimé est destiné à la lecture. Ce qui représente ne ressemble pas à ce qui est représenté. Dans la réalité quotidienne, une chaise a quatre pattes ; sur papier elle a cinq lettres. Comment dès lors

faire en sorte qu'il conserve et redonne toutes les facettes de la cueillette, elle-même un pâle reflet de ce qui se passe lorsque les conditions de la narration sont naturelles, c'est-à-dire qu'elle s'exerce sans ce témoin gênant qu'est le collecteur. La lecture obéit à ses propres impératifs irréductibles à la vive voix. Nicole Belmont examine la problématique écriture-orature-oraliture sous toutes les coutures et indique les chausse-trappes dans lesquelles tout transcripateur tombera inévitablement. Ce dernier est condamné à adopter une solution pratique pour le cas qui l'occupe et il lui incombe de s'en expliquer.

Mais la question n'en reste pas moins posée : transcrire revient-il à extraire un récit de la tradition orale pour le faire basculer du côté de la littérature, mais cantonné dans une province sise aux marches de la république des lettres ? Nicole Belmont ne nous épargne pas le mépris avec lequel les gens du mot écrit traitaient et traitent encore ceux du mot dit. Qu'on relise *La Fontaine sur le pouvoir des fables*. Son parti pris plein d'empathie ne le retient pas de voir dans le peuple un enfant qu'il faut amuser. On le sait depuis des lustres pourtant : les contes s'adressent aux adultes la plupart du temps. Les milieux de transmission ne l'ignoraient pas. Quant aux milieux lettrés, ils ont fait montre de surdité volontaire avec opiniâtreté. Pourtant, elle aura beau s'en défendre, l'institution littéraire s'est toujours abreuvée, sciemment ou non, à la mamelle de la tradition orale. Le conte peut devenir un genre fréquentable à condition de le destiner aux enfants. Il est ardu de faire fi de ses origines et de son éducation : à preuve, plusieurs collecteurs, pourtant bien intentionnés, n'en laissent pas moins percer leurs préjugés de lettrés dans leurs commentaires sur les résultats de leurs cueillettes.

L'essai de Nicole Belmont est de ceux dont la richesse réflexive rend difficile la tâche de le résumer dans un simple compte rendu. Sa valeur séminale fécondera tout esprit un tant soit peu intéressé au conte. Les questions soulevées sont de celles qui nourrissent longtemps la réflexion et ouvrent de nouveaux horizons pour les recherches sur la tradition orale. C'est peu dire que j'ai aimé cet essai, je l'ai dégusté.

BERTRAND BERGERON

Saint-Bruno en Lac-Saint-Jean

BERGERON, GASTON. *Discours simple ! Mots du Saguenay, du Lac-Saint-Jean et de Charlevoix entendus, perdus et retrouvés*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2017, 237 p. ISBN 978-2-7637-3435-4.

Dans le parler populaire du Saguenay, Lac-Saint-Jean et Charlevoix, trois « provinces dans la province » ainsi que l'exprimait Jacques Ferron – cherchez l'erreur ! –, « discours simple » qualifie péjorativement « toute